

Regard sur la chanson traditionnelle

Entrevue avec Monique Jutras

Yves Beauregard

Numéro 67, automne 2001

Magie de la musique traditionnelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beauregard, Y. (2001). Regard sur la chanson traditionnelle : entrevue avec Monique Jutras. *Cap-aux-Diamants*, (67), 30–36.

Grand canot qu'on utilisait
pour les expéditions
aux Pays-d'en-Haut,
au milieu du XVIII^e siècle.
(Archives nationales
du Canada, C 2774).



REGARD SUR LA CHANSON TRADITIONNELLE

ENTREVUE AVEC MONIQUE JUTRAS

Yves Beauregard : Parlez-nous des origines
de la chanson traditionnelle québécoise.

Monique Jutras : Les chansons traditionnelles qui se chantent au Québec viennent, dans la majorité des cas, du folklore de France puisque les Français venus coloniser l'Amérique dès le XVII^e siècle sont arrivés ici avec leur propre bagage culturel, leurs mœurs et leurs coutumes dont faisaient partie les chansons, les contes, les danses, les légendes et une foule de pratiques culturelles. Ces premiers colons étant, pour la plupart, des paysans ne sachant ni lire ni écrire, leur culture était fondée sur une tradition orale. C'est donc dire que les chansons qu'ils chantaient étaient déjà très vieilles lorsqu'elles sont arrivées ici. Comme ces gens et les générations qui les ont suivis ont tâché, du mieux qu'ils pouvaient, de recréer le mode de vie auquel ils étaient habitués en France. Ils ont continué à chanter leurs chansons traditionnelles pour rythmer leurs travaux, lors des fêtes, lors des corvées et dans toutes les occasions spéciales. Nos chansons traditionnelles québécoises sont donc très anciennes, pour la plupart.

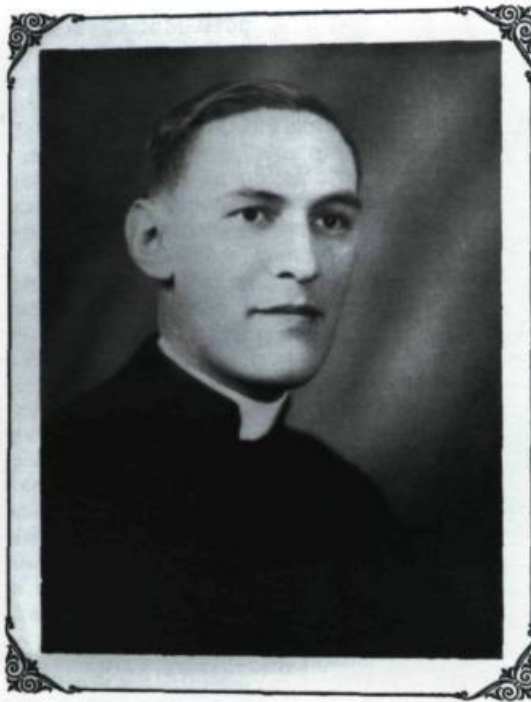
Outre ces premiers colons, d'autres individus ont joué un rôle important dans la transplantation et la diffusion de la chanson traditionnelle française en Nouvelle-France : les voyageurs qui ont participé aux grandes explorations et surtout ceux qui ont œuvré dans le commerce de la traite des fourrures

jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Tous ces gens ont circulé à travers le Canada et l'Amérique par voies d'eau, sur les lacs et les rivières, les seules routes que l'on pouvait emprunter à l'époque. Ces voyageurs étaient, outre les grands explorateurs que l'on connaît, des hommes engagés soit en tant que canotiers, guides, interprètes, ou encore des coureurs de bois qui travaillaient à leur propre compte. Leurs tâches étaient très exigeantes du point de vue physique. On dit qu'ils passaient entre seize et dix-huit heures par jour à avironner dans des canots qui pouvaient contenir une douzaine de personnes et jusqu'à trois tonnes de marchandise! La chanson a joué un rôle très important dans leur quotidien : chanter collectivement leur permettait de rythmer le mouvement de leurs avirons et de se synchroniser entre eux. En plus de tromper l'ennui de ces gestes répétitifs, la chanson les égayait et leur remontait le moral. Leur répertoire était très spécifique : ils préféraient, parmi toutes les chansons existant dans la culture traditionnelle de l'époque, les chansons qui parlaient... des femmes, ou qui racontaient des aventures galantes, amoureuses! Normal, quand on pense qu'ils passaient de six à huit semaines entre hommes, dans les grands bois, loin de toute civilisation. Ils ont perpétué les vieilles «chansons à danser» françaises, c'est-à-dire des chansons comme *À la claire fontaine, J'ai cueilli la belle rose, Les trois beaux canards* et bien d'autres qui avaient servi, dès l'époque médiévale, à accompagner la danse chez les

gens du peuple qui ne disposaient pas d'instruments de musique. Ces belles chansons d'amour aux rythmes francs convenaient bien à la cadence de leurs avirons. Avec le temps, des variantes canadiennes sont nées de ces chansons. Les textes des refrains ont souvent été modifiés pour illustrer la réalité quotidienne des voyageurs. Par exemple, on trouve des versions des *Trois beaux canards* dont les refrains mentionnent le vent, la température ou encore le voyageur lui-même. Par contre, pour ce qui est des strophes ou des histoires racontées dans ces chansons, on a conservé assez fidèlement ce qui était à l'origine. Tous les témoignages de l'époque mentionnent à quel point il était impressionnant d'entendre résonner sur l'eau les chants de ces voyageurs canadiens. On imagine aisément que pour chanter à cœur de jour comme ils le faisaient, ils devaient connaître des centaines de chansons.

Après l'époque de la traite des fourrures, vers le milieu du XIX^e siècle, un autre type de voyageur est né, celui des chantiers de l'industrie forestière. Ces voyageurs saisonniers étaient des cultivateurs qui s'engageaient comme bûcherons l'hiver ou comme draveurs au printemps. Ils parcouraient ainsi différentes régions du Québec chaque année. En plus de connaître et de chanter un grand nombre de chansons traditionnelles venant de leur milieu, ils ont souvent composé eux-mêmes des chansons sur la vie qu'ils menaient dans les chantiers. Ces chansons locales ayant connu une diffusion assez importante au fil des générations, on considère aujourd'hui qu'elles font partie de notre folklore.

On doit donc à ces hommes de chantiers, qui se désignaient eux-mêmes comme des voyageurs, tout aussi bien qu'aux anciens voyageurs canadiens la diffusion d'un grand nombre de nos chansons traditionnelles partout à travers le Québec, le Canada et même les États-Unis. À titre d'exemples, des chansons comme *À la claire fontaine* ou *Les trois beaux canards* se chantent partout en Amérique française. On en trouve des centaines de versions différentes qui témoignent de leur circulation à travers le temps et l'espace. Les déplacements de tous ces voyageurs et plus tard les migrations des Canadiens français dans différentes provinces canadiennes et même aux États-Unis ont permis à la chanson traditionnelle d'origine française de prendre racine partout où se trouvent des communautés francophones. Par conséquent, il serait plus exact, pour parler de nos chansons traditionnelles québécoises, de les désigner comme étant des chansons traditionnelles françaises et de ne pas perdre de vue que nous partageons ce même fonds commun du répertoire avec toute l'Amérique française.



■
L'abbé Charles-Émile Gadbois, fondateur et propagandiste de la Bonne Chanson. Il a publié une dizaine de recueils contenant plus de 500 chansons. Il est aussi l'auteur de *Cent plus belles chansons* réédité plusieurs fois. (Collection Cap-aux-Diamants).

Y.B. : Est-ce que la religion a eu une influence sur la chanson?

M.J. : Bien sûr. La religion est très présente dans notre chanson, ici comme en France. Cela va de pair avec l'ensemble de notre culture judéo-chrétienne. Entre autres, Dieu, les anges, les saints, les événements miraculeux et même le diable sont présents dans notre folklore chanté! Au Québec, on affectionne particulièrement les chansons humoristiques qui parlent des moines et des curés. Surtout quand on les présente dans des situations fâcheuses, bien que fictives. Par exemple, le curé qui se fait prendre à s'amuser avec les femmes, ou encore celui qui se fait dépouiller de sa bourse et de ses habits par une femme qu'il croyait séduire. Certains ont dit que la domination très forte exercée par le clergé sur le peuple canadien-français avait donné lieu à ces chansons de curé, mais celles-ci existaient bien avant l'histoire de la Nouvelle-France : on retrouve les mêmes histoires, les mêmes scénarios, les mêmes situations cocasses dans les fabliaux qui datent du Moyen-Âge, en France. Certaines chansons qui parlent du diable, personnage marquant dans l'imaginaire culturel du Canadien français catholique, remontent également à des temps très anciens. Des recherches récentes, effectuées par le spécialiste de la chanson traditionnelle Conrad Laforte, ont permis de démontrer les liens directs de deux de nos chansons mettant en scène le diable avec des traditions théâtrales datant du XV^e siècle. Ceci démontre bien l'ancienneté de nos chansons traditionnelles. D'ailleurs, il est intéressant de noter que plusieurs de ces chansons à connotation

religieuse ont été mieux conservées ici qu'en France, peut-être justement à cause de cette emprise immense de la religion à la fois sur notre histoire et sur notre culture.

Y.B. : Quels ont été les effets de la Conquête anglaise sur la chanson?

M.J. : C'est un fait reconnu que la Conquête anglaise a permis de fortifier le sentiment d'appartenance des Canadiens français envers leur culture d'origine et envers leur mère patrie, la France. L'isolement dans lequel la population d'ici s'est retrouvée après la Conquête, les contacts ayant été presque totalement coupés avec la France pendant un bon siècle, a fait en sorte que les gens se sont accrochés davantage à leur langue, à leur culture et à toutes leurs traditions pour ne pas se laisser assimiler. Cette volonté de conserver son identité culturelle et en même temps l'isolement vécu par rapport à la France ont donné lieu à un renforcement des valeurs et des pratiques culturelles qui étaient en cours en Nouvelle-France, au moment de la Conquête. En ce qui concerne la chanson, on a été à même de constater qu'il y a eu une conservation très fidèle d'un répertoire devenu rare et parfois même disparu en France. Par ailleurs, on observe aussi une adaptation des textes de chansons, avec des variantes locales tant pour ce qui est des refrains que de certaines strophes et même des compositions entières illustrant notre mode de vie nord-américain, notre mentalité et notre contexte culturel particulier. Par exemple, les variantes peuvent mentionner nos grands bois, nos rivières, nos conditions climatiques, des noms de localités, des coutumes canadiennes, etc. Cet isolement par rapport à la France nous aurait permis à la fois de développer une expression culturelle qui nous est propre tout en demeurant fidèle à nos origines.

Y.B. : Est-ce que les militaires avaient des chansons?

M.J. : Si on consulte le *Catalogue de la chanson folklorique française* de Conrad Laforte, outil de recherche indispensable pour qui s'intéresse à la chanson, on y trouve un bon nombre de chansons illustrant soit des personnages ou des événements ayant trait aux militaires. Parmi ces chansons, plusieurs viennent de France (au-delà d'une centaine) et d'autres, environ 10 % du répertoire, sont des compositions récentes d'origine canadienne. On désigne ces dernières sous le terme de «chansons composées sur des timbres». Il faut spécifier que c'était pratique courante dans les milieux populaires, aussi

bien en France qu'ici, de composer des textes sur des timbres, c'est-à-dire sur des musiques connues, pour relater des événements importants. Pour que l'on considère ces chansons plus récentes et d'origine locale comme faisant partie de la tradition, elles doivent se transmettre oralement, de génération en génération.

En ce qui a trait aux vieilles chansons françaises traitant de sujets militaires, elles mettent souvent en scène des soldats de toutes catégories, sur mer ou sur terre, et même des chevaliers guerriers, aux prises avec toutes sortes de difficultés occasionnées par leurs longs et périlleux voyages. La plupart du temps, les thèmes tournent autour de leur départ, de leur retour et bien sûr de leurs relations amoureuses. Ces vieilles chansons ont vraiment gagné la faveur populaire ici, à en juger par les quelques centaines de chansons types recensées au *Catalogue*. Parmi nos chansons d'origine locale composées sur des timbres, on trouve des chansons ayant trait à des personnages et à des faits historiques, notamment les batailles de Wolfe et de Montcalm, le général Phips, la perte du Canada, l'invasion américaine et autres événements historiques du genre. On peut penser que ces chansons ont été composées et chantées par nos militaires, sans toutefois pouvoir l'affirmer avec certitude puisque par définition une chanson de tradition orale ne porte pas la signature d'un auteur unique. Au contraire, au gré du bouche à oreille, et avec le temps, elle finit par porter la signature de toute une collectivité.

Il resterait intéressant de savoir quelles autres chansons nos militaires chantaient lors de leurs activités ou divertissements. On peut supposer qu'ils chantaient des chansons de marche, ou aux rythmes francs, pour soutenir leurs longues marches et exercices physiques. Ils devaient certainement chanter aussi des chansons à boire, comme c'était la coutume à l'époque. Quant à ces vieilles chansons françaises relatant les départs et les retours des militaires, il n'est pas étonnant qu'elles aient été si populaires chez nous : l'histoire de la Nouvelle-France est faite de voyages supposant des départs et des retours, que ce soit pour voyager d'un continent à l'autre, ou pour se déplacer à travers l'Amérique. Les voyages étaient toujours longs compte tenu des moyens de transport rudimentaires de l'époque. La séparation et les retrouvailles ont donc été, pendant longtemps, des réalités vécues par les gens d'ici. Il apparaît normal que les chansons sur ces thèmes aient touché l'imaginaire culturel de nos gens.



Un chanteur de chansons à répondre de la famille Ouellet de Saint-Paul-de-la-Croix, en 1941. Au premier plan, Marius Barbeau. Photographie de l'Office national du film du Canada. Dans Marius Barbeau *I Have Seen Quebec*, Québec, Garneau, 1957. (Collection Yves Beaugregard).

Y.B. : Est-ce qu'il y a des chansons qui ont été créées au XIX^e siècle, soit dans le domaine politique ou autre et que l'on peut considérer comme traditionnelles?

M.J. : Il y en a beaucoup. Toujours au *Catalogue* de Conrad Laforte, on trouve recensées, dans la catégorie des chansons composées sur des timbres, environ 400 chansons historiques, politiques, électorales et locales composées au Canada à partir surtout du XVIII^e siècle. Parmi celles-ci, une bonne centaine ont été composées au XIX^e siècle et ont connu une large diffusion. Ces chansons relatent des faits historiques qui ont marqué la mémoire collective, comme la révolte des patriotes, la construction du chemin de fer à travers le Canada, l'exode des chercheurs d'or vers la Californie, la tragédie de l'*Empress of Ireland* et autres événements de notre histoire. D'autres chansons plus locales rapportent des tragédies survenues dans nos petits villages, comme des incendies, des noyades, des accidents. Enfin, d'autres racontent des anecdotes de nature politique et électorale. La chanson a toujours joué un rôle important en tant que témoin de l'histoire.

Un exemple intéressant pour comprendre de quelle façon des chansons de composition locale peuvent voyager dans la tradition orale est la chanson bien connue *Un Canadien errant*. Le texte de cette chanson a été composé en 1842, par Antoine Gérin-Lajoie, sur un timbre familial dans la tradition orale (celui des *Métamorphoses*), afin de rendre hommage aux patriotes canadiens exilés après les événements de 1837-1838. Conrad Laforte a recensé 75 versions du *Canadien errant* dans son

Catalogue, dont quelques-unes aux États-Unis. Bien que cette chanson soit signée et datée, elle est devenue traditionnelle car d'une part, elle a gagné la faveur populaire et d'autre part, la mémoire populaire a fini par oublier le nom de son auteur. Une mélodie accrocheuse, un sujet qui touche des fibres sensibles, il n'en faut pas plus pour que le bouche à oreille fasse son œuvre et qu'on oublie non seulement le nom de l'auteur, mais également les événements historiques reliés à la chanson. Bien peu de gens savent, aujourd'hui, que cette chanson a été composée à la mémoire des patriotes exilés. Il a fallu faire des recherches pour retrouver le nom et la date de composition de cette chanson car, dans l'imaginaire collectif, il s'agit d'une chanson traditionnelle. Le personnage anonyme représenté par *Un Canadien errant* émeut encore aujourd'hui tous les francophones d'Amérique parce qu'il touche plusieurs symboles : celui du patriotisme, celui de la défaite d'un pays, celui de la déportation acadienne, de la Conquête, etc. Même si tout cela est vague, la chanson répond à une fonction émotive et c'est la raison pour laquelle elle circule dans la tradition. Toutes les chansons composées au Canada au XIX^e siècle n'ont pas connu le même sort que le *Canadien errant*. Plusieurs chansons politiques, électorales, anecdotiques et locales ont eu une diffusion plus modeste et même plus éphémère. Mais un bon nombre d'entre elles ont tout de même circulé au point de marquer la mémoire collective de certaines petites communautés. Des recherches poussées permettent, dans bien des cas, de retrouver les dates de composition de ces chansons et même parfois les noms des auteurs.

Y.B. : Comment la chanson traditionnelle a-t-elle traversé le XX^e siècle et qu'en est-il aujourd'hui de sa situation?

M.J. : Il est évident que les progrès technologiques du XX^e siècle ont considérablement modifié le style de vie en Amérique du Nord et ont affecté, par le fait même, la dynamique de transmission de nos chansons traditionnelles. Notamment dans les milieux ruraux, avant l'ère de l'industrialisation, il était courant de chanter pour accompagner les travaux de la ferme accomplis manuellement. Avec la mécanisation de l'agriculture, il est devenu difficile, sinon impossible, de chanter en travaillant. Le répertoire n'étant plus chanté quotidiennement, beaucoup de chansons sont tombées dans l'oubli. Certaines chansons de métier sont disparues, par exemple. D'autres, par contre, ont subsisté en changeant de fonction : elles sont devenues des chansons «à répondre» servant de divertissement collectif lors de veillées, de fêtes ou de rassemblements. Jusqu'à récemment, on a quand même continué à

chanter dans les familles, chaque fois que l'occasion s'y prêtait.

Graduellement, au cours du siècle, la radio, le cinéma, la télévision, l'électrification, différentes techniques d'enregistrement sonore, dont le disque notamment, le développement des moyens de transport et de communication, la scolarisation de la population et une foule d'autres facteurs de la vie moderne ont contribué à modifier profondément les pratiques culturelles d'origine traditionnelle. Dans ce contexte moderne, la chanson a perdu la place de choix qu'elle occupait autrefois. Entre autres, la télévision, avec le système de vedettariat qu'elle véhicule, a rendu les gens de plus en plus passifs en ce qui a trait à une participation à leur propre culture. Autrefois, il n'y a pas si longtemps, dans chaque famille, on pouvait trouver de bons chanteurs, musiciens, conteurs ou danseurs qui animaient eux-mêmes leurs veillées et par lesquels les traditions continuaient d'évoluer et de se transmettre à l'entourage. Aujourd'hui, il est devenu tellement plus facile d'appuyer sur un bouton pour voir quelques individus chanter, danser et nous divertir sans qu'on ait à faire le moindre effort pour y participer!

Malgré tout, les progrès de la technologie ont servi la chanson traditionnelle. On a pu, par exemple, se servir de différents outils modernes pour recueillir bien des chansons en voie de perdition et les fixer sur des supports sonores. Pensons par exemple à ces immenses collectes de chansons dès le début du XX^e siècle, par Marius Barbeau, qui enregistrait les voix des chanteurs sur des cylindres de cire, et plus tard, les Luc Lacourcière et autres ethnologues, qui ont fait le même travail sur leurs magnétophones à ruban. Les magnétophones à cassette, bon marché et accessibles dès les années 1970, ont également permis aux porteurs de tradition eux-mêmes de sauver de l'oubli ce répertoire chanté de moins en moins souvent. Des collectes d'envergure à l'échelle nationale, tout au long du XX^e siècle, ont non seulement permis l'avancement des études scientifiques sur la chanson traditionnelle, mais ont probablement suscité une prise de conscience de la population face à ce patrimoine chanté. La période nationaliste des années 1970, entre autres, a suscité une grande fierté par rapport au répertoire traditionnel. La population entière du Québec a eu l'impression de redécouvrir sa culture d'origine et de tirer de l'oubli ces magnifiques chansons «du terroir». Nationalisme et folklore font bon ménage, on l'a observé dans tous les pays du monde. Pourtant, le nationalisme fausse, la plupart du temps, la vision du folklore. Nos chansons de folklore, par exemple, d'origine médiévale française pour la plupart, nous

amènent bien au-delà de notre petite histoire nationale! Il y a eu galvaudage à cette époque en ce qui a trait aux connaissances sur la chanson et sur le folklore en général. Sans compter que cette immense poussée du folklore et du nationalisme a été suivie, dans les décennies subséquentes, d'un vide et d'un désintérêt total envers cet aspect de notre culture. Comme s'il y avait eu une surdose de cette matière véhiculée par les médias modernes et certaines de ses vedettes qui, sans la connaître réellement, l'ont jugée dépassée une fois que le mouvement nationaliste a commencé à diminuer. Pourtant, d'un point de vue scientifique, la chanson traditionnelle est loin d'avoir livré tous ses secrets. En fait, elle commence à peine à nous révéler une foule de choses sur l'histoire, les mœurs et les coutumes de ceux qui nous ont précédés.



Marius Barbeau (1884-1969) a amassé des milliers de chansons traditionnelles. Ce trésor est conservé aujourd'hui au Musée canadien des civilisations, à Hull. Nous le voyons ici avec l'un de ses informateurs. (Collection Cap-aux-Diamants).

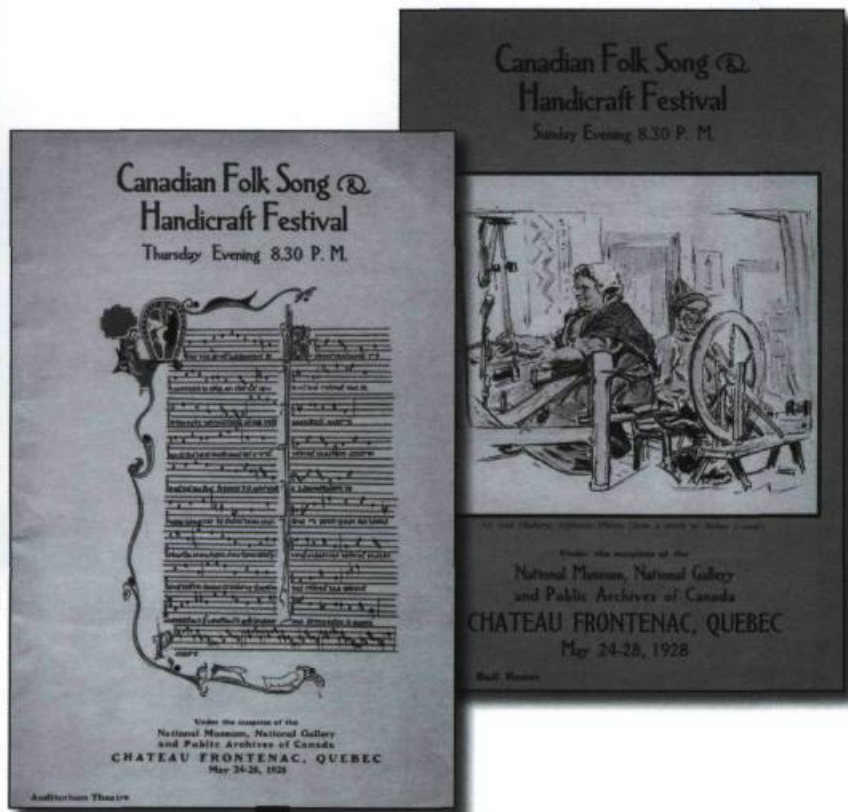
Du côté des pratiques culturelles associées à la chanson, le XX^e siècle a aussi vu se développer la chanson folklorique sous forme de spectacle. Déjà, à l'époque de Marius Barbeau, au début du XX^e siècle, alors qu'on sentait la menace du progrès peser sur le mode de vie traditionnel et par ricochet, sur la chanson folklorique, on organisait des concerts et des festivals prenant la forme de veillées canadiennes traditionnelles, avec des gigueurs, des

musiciens et des chanteurs qui s'offraient en spectacle. Ces *Veillées du bon vieux temps* étaient très populaires. Pensons aussi à l'immense succès de l'émission télévisée *La Soirée canadienne*, qui, dès les années 1960 et pendant presque 25 ans, était écoutée d'un bout à l'autre de la province hebdomadairement. Un certain nombre de chanteurs ont aussi enregistré des disques et présenté des spectacles qui ont connu de bons succès à différentes époques. Pour n'en nommer que quelques-uns, citons notamment Ovila Légaré vers les années 1940 et 1950, Jacques Labrecque un peu plus tard, Raoul Roy dans les années 1960, les Cailloux à la même époque, le duo Breton-Cyr

haut ce répertoire et même à le trouver insinifiant. L'image péjorative de «l'habitant» vivant à la campagne, peu scolarisé et disposant de moyens moins modernes qu'à la ville, jusqu'à récemment du moins, et surtout la méconnaissance des ressources poétiques, musicales et historiques de ce répertoire ont engendré bien des jugements négatifs à propos de notre chanson traditionnelle. D'ailleurs, actuellement, les chanteurs et les groupes spécialisés dans le genre traditionnel souffrent de ce mépris qui persiste encore aujourd'hui envers le folklore. On a toujours l'impression que cet aspect de notre culture n'est pas apprécié à sa juste valeur. C'est peut-être l'une des raisons pour laquelle bien des chanteurs et des groupes succombent à la mode actuelle des «fusions» en mélangeant les styles musicaux de différentes cultures. Comme si, pour mieux faire passer ce répertoire traditionnel québécois, il fallait lui donner une couleur exotique. On combinera, par exemple, un rythme de tambour africain aux tapements de pieds typiquement québécois ou encore on donnera une petite touche de jazz ou de rock à notre musique traditionnelle. Évidemment, on ne peut échapper au fait que nous sommes à l'ère des communications et de la mondialisation et qu'aucune culture n'est hermétique. Malgré tout, ce phénomène des fusions musicales dans le domaine du folklore m'inquiète un peu. N'y a-t-il pas un danger de perdre la trace de connaissances importantes liées à notre histoire et même de perdre notre identité culturelle? Ce métissage des genres musicaux est-il le fruit de contacts prolongés et de connaissances approfondies entre les cultures ou ne fait-il que répondre à une mode passagère? L'avenir nous le dira!

Pour conclure sur la situation de la chanson à la fin de ce XX^e siècle, je crois que dans certains milieux, dans certaines familles, la chanson traditionnelle subsiste encore mais évidemment, on chante beaucoup moins qu'autrefois. Même si cette pratique traditionnelle diminue, et même si elle disparaissait complètement un jour, je demeure optimiste car, en ce qui concerne les recherches, les possibilités sont loin d'avoir été toutes exploitées. Heureusement, des milliers de chansons traditionnelles ont été recueillies au cours du XX^e siècle et quelques irréductibles continueront tant qu'il y en aura. Ces chansons sont disponibles et accessibles, autant pour le chercheur que pour l'artiste, à travers des publications et dans des centres d'archives bien organisés pour les conserver. Il sera toujours temps de s'intéresser à ces petits trésors de chansons qui nous en apprendront encore sur l'histoire, la culture et les humains que nous sommes. ♦

Entrevue réalisée à Longueuil en août 2001.



Deux programmes (24-28 mai 1928) du Festival de chansons traditionnelles et de l'artisanat organisé par Marius Barbeau, en collaboration avec le Musée de l'Homme, la Galerie nationale et les Archives publiques du Canada au Château Frontenac, à Québec. (Collection Yves Beauregard).

dans les années 1970, et aujourd'hui des groupes comme La Bottine Souriante. N'oublions pas non plus les recueils de *La Bonne Chanson* publiés par l'abbé Gadbois, dès les années 1950, qui ont connu beaucoup de succès, aussi bien dans les foyers québécois que dans les écoles. Malheureusement, ces chansons avaient été, pour la plupart, remaniées, édulcorées, voire même censurées par l'abbé Gadbois et leur diffusion généralisée a eu pour effet de standardiser les pratiques de la chanson folklorique. Les versions de l'abbé Gadbois, du fait qu'elles étaient apprises à l'école ou écrites sur papier, étaient considérées comme plus valables que les autres qui circulaient dans la tradition. Il faut noter aussi que l'élite intellectuelle québécoise du XX^e siècle, sauf les spécialistes de la chanson bien entendu, a eu tendance à regarder de